

Gustave Schlumberger:
L'Épopée Byzantine
à la fin du IX^e siècle.
Tome I. 1896.
Σ. 38-60

On savait à ce point douter qu'aux premiers beaux jours Sviatoslav (Σγουδοσλαβος τῆς Βουλγαρίας) et les siens, sans cesse excités par le traître Kalocyz qui leur promettait la Bulgarie au cas où ils l'aideraient à se faire proclamer empereur, fatigués par un long hivernage dans les maussades cités bulgares se rueraient comme des bêtes de proie sur la grande plaine de Thrace et la route de Constantinople.

Et cependant l'événement vint peut-être encore plus vite qu'on ne l'avait prévu.

On vint soudain vers le mois de Mars 970, je pense, dans la Θεσσαλονίκη Ville, des nouvelles effroyables.

Les Russes avaient inopinément franchi le Balkas comme des loups ils s'étaient jetés sur Philippopolis, grande et forte place bâtie sur l'Hèbre et qui faisait alors encore partie du royaume bulgare. C'était la première ville qu'ils avaient rencontrée sur le versant sud des monts.

Ils l'avaient prise et noyée dans un horrible bain de sang. Léon Diacre raconte que 20.000 des défenseurs de la cité, saisis après la victoire, furent empalés sur les alignements de pieux ou pendus à des rangées de potences par ces démons du nord. L'exagération est évidente, mais il dut certainement y avoir la quelquel massacre sans nom qui épouvanta toute la péninsule des Balkans.

Νῆρ Διδουρος

Par le seul fait de cette surprise et de cette marche en avant les Russes se trouvaient portés à deux pas de la frontière même de l'Empire, qui passait, à cette époque, entre Philippopolis et Andrinople.

Une fois encore le sol sacré du pays de Roum allait être violé par les envahisseurs païens.

Une vaste plaine sans aucune défense sérieuse se présentait seule l'ennemi de la Capitale, qui se trouvait ainsi directement menacée.

La panique dans Ciple dut être extrême.

Un souvenir des terribles de cette formidable agression des Russes est venu jusqu'à nous dans un document précieux que j'ai cité dans mon histoire de Nicéphore Phocas (p. 758, nt) tout l'événement, à savoir l'incendie.

Ces vers dramatiques, si émouvants, nous dépeignent à merveille les angoisses que traversaient dans ce printemps de l'an 970, par le fait de l'invasion et des victoires des terribles bandes de Sviatoslar et de ses alliés Petchenègues et Hongrois, les populations des Thèmes Européens de l'Empire: celui de Thrace et celui de Macedoine ruinés par les déprédations de ces barbares. Non Philippopolis incendiée, Ciple elle-même directement menacée, peut-être violée déjà par l'apparition sous ses murs de quelque avant-garde ennemie, car les expressions de Jean Zonare semblent bien indiquer que la Capitale fut sinon attaquée, du moins insultée à ce moment.

Il semblait qu'il n'y eût plus une heure à perdre.

Cependant avant de s'engager définitivement dans cette lutte désespérée, Jean Tzimiscès, tout en ralliant ses derniers bataillons, conseillé probablement par le parakimoukès, plus froid, plus prudent, voulut tenter un effort suprême pour dénouer par les voies pacifiques de la diplomatie une situation aussi gravement tendue.

Des vandales Impériaux furent en hâte expédiés à Sviatoslar, des barbaris, chargés de tenir au chef russe le plus énergique langage.

l'indivisible par
Environ 1000
Méditerranée

A cette Impérienne mise en demeure, poussé par Kalocyze qui aspirait plus que jamais à la pourpre, Sviatoslav, en furie, fit la réponse qu'on devrait attendre d'un chef barbare, enorgueilli par de récentes victoires.

Lesac de Philippopolis avait éteint en Bulgarie jusqu'aux dernières velléités de résistance.

Toute lutte avait cessé comme par enchantement presque avant d'avoir recommencé.

De toutes parts les villes et les villages de Thrace, terrifiés par le supplice des infortunés Philippopolitains, envoyèrent leur soumission au camp russe.

Il semblait même, d'après la « Chronique d'été de Nestor » comme d'après les vers de Jean Géonette, que les avant-gardes russes se soient à ce moment avancées jusque fort près de Constantinople.

Et c'était à l'instant que le Basileus choisissait non pas seulement pour interdire au chef vainqueur tout pas en avant vers la Capitale, mais pour lui ordonner d'évacuer sur-le-champ cette Bulgarie déjà tellement sienne.

Le prince des Russes eut l'égard des envoyés Byzantins l'attitude la plus ouvertement agressive, la plus insolente.

Il déclara qu'il ne consentirait à évacuer que les seules terres de Thrace qu'il venait d'envahir et cela à la condition que le Basileus lui payerait pour ces districts comme pour les innombrables prisonniers qu'il avait faits, une rançon énorme.

Quant aux cités bulgares conquises par ses guerriers au nord du Balkan jusqu'au fleuve Danube, il prétendait les conserver à toujours; en un mot il annonçait au Basileus qu'il s'établirait purement et simplement dans la Bulgarie danubienne.

"Néologos:
Xporinos"

4
"Si vous repoussez mes propositions, j'aurais obtenu de personnel le chef barbare à Jean Tzimiskès, vous n'avez autre chose à faire, toi et tes sujets, que de quitter définitivement l'Europe, où il ne vous reste plus de territoire, où vous n'avez nul droit d'habiter. Retirez-vous en Asie, abandonnez-nous Constantinople. C'est pour vous la seule manière de rendre possible une paix sérieuse entre vous et la nation russe."

C'était la 3^e fois depuis un siècle, depuis la miraculeuse défaite d'Askold le Varègue chassé par Photius trempant dans les flob le "maphorion" divin, que les Russes soulevaient ainsi audacieusement les séculaires possesseurs de Byzance d'envahir à leur profit la Cité Reine.

La guerre était devenue inévitable.

La réponse outrageante de Sviatoslav n'était pas faite pour disposer à la temporisation une âme aussi ardente que celle de Jean Tzimiskès. "Cependant, dit Léon Diacre, il voulut tenter encore un dernier effort pacifique. Peut-être cherchait-il à gagner du temps pour mieux accabler son adversaire."

Cette fois les nouveaux ambassadeurs expédiés par lui parlaient un langage encore plus hautain. Sviatoslav fut une deuxième fois sonné d'avoir à vider incontinent les lieux. "Écoute mes conseils, disait le Basileus au chef varègue, et tu en trouveras bien. Pars au plus vite. Dieu ne garde d'être le premier à rompre définitivement la paix qui règne depuis tant d'années entre nos deux nations. (Depuis 943, date de la 2^e expédition d'Igor). Si toi et les tiens vous ne vous décidez pas à vous retirer librement, il vous faudra bon gré mal gré partir de force. J'ai pleine confiance en Dieu qui sûrement me donnera la victoire. Ne sois pas outre-cuidant. Sois au désastre qui atteignit ton père Igor lorsque, rompant la foi jurée, il osa venir attaquer Constantinople avec une flotte immense et dut s'en retourner avec dix petits bâtiments à peine pour annoncer lui-même son désastre à son peuple. Rappelle-toi sa fin terrible qui fut le châtiment de cette agression audacieuse. Que son exemple te serve de leçon. Si tu braves l'Empire Romain, si tu attires sur ton peuple une redoutable puissance, tu ne reverras jamais ta patrie; tu resteras avec les tiens sur la terre de Bulgarie. Pas une de tes barques n'ira en Scythie raconter votre complet désastre."

Année de nos jours

(2-2020-1)

Cemençant message achem de courroucer le barbare. « Il le devint comme fou, dit le chroniqueur. Il est fort inutile, répondit-il aux barons de Byzantine, que votre vaite se dérange pour venir nous trouver. Qu'il ne prenne point cette peine. Nos tentes seront sous peu dressées sous les Murs de Constantinople. Nous cindrions votre Capitale d'un fossé profond, et si votre Basileus et ses soldats tentent d'en sortir, ils seront recus d'une terrible façon. Nous leur montrerons par nos hauts faits que nous sommes non de vils marchands ou des artisans vivant du travail de nos mains, mais de nobles guerriers, avides de verser le sang, vivant et combattant les armes à la main. Basileus Jean, les Russes ne sont point ce que tu crois, des hommes effeminés. Tu ne réussiras point, par de ridicules menaces, à les effrayer comme on effraie par des contes de nourrices les enfants à la navelle. »

« Sviatoslar dénonçait enfin son ambition secrète: Le Danube et sa vallée commerçante, la Bulgarie et son sol tourmenté, ses gorges marécageuses ses plateaux étages et ses forêts immenses, ne contentaient point son âme avare; il voulait Constantinople et ses trésors Constantinople sur le Bosphore, avec sa position superbe entre deux grandes mers, avec toute les enchantements de la nature, du luxe et des arts. Mais jusqu'alors il n'avait eu garde d'avouer à ses compagnons le but secret de ses desirs; il eût craint la lassitude, le découragement et l'entêtement cachée qu'avait laissés dans l'âme des Russes l'échec retentissant d'Igor, et il n'avait parlé que de la Bulgarie, pays déjà conquis où l'on n'avait à craindre ni la tactique Byzantine, ni l'horrible feu grégeois. Maintenant le but était proche, ses compagnons ivres de pillage et de victoire, l'Empire ébranlé par une révolution du Palais, il ne restait que la Thrace à franchir, une bataille à gagner et l'on serait à Constantinople, au pied de ces Murs qu'Oleg avait victorieusement assiégés. » (Courbet: « La Russie à Constantinople », « Révue des Questions Historiques » 1876 p. 107).

Heureusement pour l'Empire d'Orient, celui-ci se trouvait dans une période de rayonnement militaire éclatant.

Cette fois encore, ses destinées étaient confidées aux mains du plus énergique, du plus brillant des hommes de guerre, joignant à l'habileté d'un politique consommé les vertus d'un grand capitaine.

6
Jean, qui attendait vraisemblablement à la folle réponse de Sviatopolk, ne s'était pas laissé prendre au dépourvu.

Les Troupes Impériales rappelées d'Asie en foule se mirent en marche sur l'heure dans la direction de Philippopolis.

Le Basileus, retenu par la crainte de conspirations ou de mouvements additionnels, fort possibles après un pareil début de Règne, absorbé aussi par le soin de préparer les forces successivement expédiées en avant, demeura pour le moment dans la Capitale.

Aim Didanos

Léon Diacre fixe à cette date la formation par Jean Tzimiskès d'un célèbre corps d'élite auquel le Basileus donna le nom d'Abdalous. Jean s'en réserva le commandement.

Et nous allons voir les Abdalous se couvrir de gloire à sa suite dans cette campagne mémorable, une des plus brillantes du IX^e siècle.

Les premières troupes expédiées contre le prince varègue eurent deux chefs principaux

Zurapâr

L'un était le propre beau-frère du Basileus Jean, le stratilate Bardas Skleros (Zurapâr), de la grande famille guerrière de ce nom, originaire d'Anida dans le Pont. Bardas Skleros était un rude capitaine à l'âme singulièrement trempée, d'une rare énergie, un chef militaire de premier ordre qui s'était glorieusement comporté sous les Règnes précédents dans les luttes d'Asie.

Nous allons le voir cueillir dans la guerre russe des lauriers autrement éclatants.

L'autre chef de l'avant-garde Byzantine était le fameux stratopédarque Pierre Phocas, ce vaillant eunuque que nous avons vu au Règne précédent exporter d'assaut Antioche et prendre Alep. Il avait été rappelé à Constantinople aussitôt après la signature du traité conclu par lui avec les chefs de cette seconde cité sarracine de Syrie.

Aimé d'Annon

Léon Diacre raconte à cette occasion qu'entre ses hauts faits en Asie, ce capitaine s'était distingué déjà en repoussant une incursion de Scythes, probablement des Hongrois, qui s'étaient venus ravager la Thrace. Pierre s'était jeté à leur rencontre avec quelques troupes. Le chef de ces barbares, un géant, couvert d'une impénétrable armure de mailles, brandissant une lance d'une longueur extraordinaire, l'avait provoqué en combat singulier sur le front des deux armées. Pierre, tout en un coup qu'il était, n'ayant que son courage, donnant de l'éperon à son cheval, s'était précipité la lance en arrêt, et d'un seul coup avait enfoncé des deux mains son arme dans la poitrine du Scythe avec une force telle, qu'elle l'avait traversé de part en part, perçant deux fois le géant de mailles. Le géant était tombé comme une masse sans proférer une parole, et ses soldats avaient été éperdus.

Jean avait donc envoyé ses premières troupes à l'ennemi sous le commandement de ces deux officiers.

Lui-même se réservait de rejoindre l'armée plus avant dans le printemps, quand les affaires de l'Etat lui en laissent le loisir. On craignait que la révolte de Bardas Phocas allait l'en empêcher définitivement pour cette année.

Jean Tzimiscès, espérant encore que Sviatoslav reculerait lorsqu'il se présenterait pour la première fois en face de troupes Impériales régulières, ou bien à cause de la saison, interdit à ses généraux d'attaquer immédiatement l'ennemi. Léon Diacre dit qu'il leur ordonna seulement d'aller établir leurs cantonnements dans la plaine de Thrace pour y protéger le pays contre toute nouvelle incursion des bandes féroces du prince de Kiev. Ils devaient attendre l'attaque de Sviatoslav et se préparer à tout hasard un établissement pour la mauvaise saison, tout en maintenant leurs troupes en haleine par des exercices incessants. Surtout ils devaient se garder soigneusement

Aimé d'Annon

22-36
24 x 38 - 1.1.17

12

8
d'une surprise de la part de ces barbares rusés, composèrent les stratagèmes de guerre, se procurer aussi des espions parlant le russe qui traient au camp de Sviatoslar, et en rapporteraient des informations précises sur les intentions du chef varègue, intentions sur lesquelles on n'avait en somme à l'épè que les renseignements les plus vagues.

Bardas Skleros alla en conséquence établir ses cantonnements à Andrinople et se contenta de faire surveiller l'ennemi par de petits détachements.

Cependant les Russes s'étaient répandus dans le nord de la grande plaine de Thrace, faisant tache d'huile. Sviatoslar avait tout disposé pour une campagne suprême.

Poussant sans cesse en avant leurs éclaireurs, les avant-gardes russes atteignaient presque Andrinople, massacrant et pillant, faisant le vide sur leur passage.

C'était en avril 970 environ.

Zonaras

Les historiens Byzantins ont, par vanité, prodigieusement exagéré le nombre de ces envahisseurs. Zonaras cite le chiffre de 300.000 guerriers. Skylitzès celui de 308.000.

Strabon.

La « Chronique, dite, de Nestor » n'en compte que la moitié.

Néologos:
Xerxand

Il ne se passa guère de temps avant que l'approche des deux chefs Impériaux et de leurs contingents ne fût connue au camp de Sviatoslar.

Sans hésiter, les guerriers barbares précipitèrent leur marche en avant.

Il ne faut pas croire, on l'a vu, que les Russes seuls composaient les bandes audacieuses que le jeune chef varègue entraînait ainsi au pillage de l'Empire de Roum et de la Constantinople.

Les chroniqueurs disent expressément, que, cette fois, de

(200000)

nombreux contingents Bulgares marchaient sous ses enseignes.

Puis encore de nombreux cavaliers Petchenègues alliés des Varègues dans cette croisade contre l'éternel ennemi Byzantin.

(M. Drinov, M. Tchertkov aussi, font remarquer que Léon Diacre ne parle point ici des Petchenègues. Ceux-ci ne sont mentionnés que par des annalistes plus récents: Zuvitons, Xedpuid, Zuvapir etc.)

Puis des Slaves en quantité que Léon Diacre appelle des Huns, guerriers des nations scandinaves, puis des Hongrois que Skylitzès, Zonaras et Cedréne appellent des Turks.

Le grand-prince de Kiev, poussant en avant la multitude confuse des cavaliers auxiliaires, s'avancait donc sur la route de Constantinople avec sa superbe infanterie.

Il ne s'arrêta qu'au moment où ses avant-gardes s'élevèrent aux têtes de colonnes Byzantines.

Le premier choc de cette guerre épique eut lieu dans les campagnes d'Arkadiopolis. (L'antique Bergulae, aujourd'hui Lule-Bourgaz où l'on fabrique ces fourneaux de pipes turques qui ont donné à la ville son nom) C'était, le croit-on, à 25 lieues seulement de la Capitale, entre Andrinople et Tzouroulon sur le Rima-Sou, affluent torrentiel del' Ergène.

Bardas Sklèros, qui paraît avoir commandé en chef les forces Impériales, n'avait pas avec lui plus de 12.000 soldats.

Λίω Διάκουρ

Συυίττων,

Χεδυίδ

Ζυυαπίρ.

Drinov (M. C.)

Les Slaves
Mésidiens
et Byzance au
X^s. (en russe)

(Comptes rendus
de la Soc.
d'Hist. et d'Ar.
de Moscou
pour 1875).

Tchertkov:

Les Guerres
du grand-prince
Sviatoslar,
contre les
Bulgares et
les Grecs.

967-971

Moscou 1843.

Λίω Διάκουρ

Συυίττων

10
Tel est du moins, le chiffre donné par Skylitzès. C'est le récit de ce chroniqueur
récit un peu postérieur à celui de Léon Diacre, mais aussi plus détaillé, que
j'ai suivi pour la description de cette bataille d'Andrinople.

C'étaient, il est vrai, des troupes d'élite.

Avec elles il s'était d'abord renfermé dans Andrinople.

Puis ils s'étaient retiré lentement à mesure qu'avançaient les Russes. Ne répon-
dant point à leurs provocations. Faisant comme s'il les redoutait. Obsti-
nément attaché à cette tactique, bien qu'il eût vu de suite à quel point
cette ennemi aussi brave qu'imprudent semblait donner rapidement
tête baissée dans le piège qu'il lui tendait.

Très vite, en effet, les Russes, convaincus que les troupes Byzantines
n'osaient les attaquer, s'étaient mis à négliger ces troupes ad-
versaires.

Ils couraient de jour le pays entouré, passant les nuits en fe-
stins, enorgies, en danses guerrières aux sons de musiques sau-
vages, ne songeant plus à se garder des embûches des Grecs.

C'est ce qu'attendait Bardas Skléros

Préparant son plan à loisir, appuyé sur Arkadiopolis qui couvrait
son aile droite, il avait disposé ses embuscades, barrant
aux Russes tout passage en avant.

Au jour fixé, il lança sur eux une reconnaissance de cavalerie sous le
commandement du patrice Jean Alakas.

Celui-ci qui avait ordre de simuler après une rapide escarmouche
une prompte retraite, exécuta habilement les ordres de son chef,
"fuyant non à toute bride, mais en bon ordre avec quelque lenteur,
s'arrêtant parfois pour engager une courte lutte jusqu'à ce qu'
il eut attiré les Russes au voisinage du point où son général avait
établi ses embûches principales."

11

Alors, donnant soudain de l'éperon, Alakas et ses cavaliers, après avoir fait prévenir Bardas Skléros, s'enfuirent cette fois à bride abattue, entraînant sur leurs pas les Russes fiévreux d'une si facile victoire. Ceux-ci marchaient en trois corps. Un composé de Russes et de Bulgares, un de Turcs ou Hongrois, un troisième de Petchénègues.

Le sort voulut qu'Alakas se trouvât d'abord en contact avec ces derniers au moment où, obéissant aux ordres donnés, il venait d'accélérer la fuite de ses escadrons.

Ces barbares, cavaliers accomplis, s'élançèrent follement sur ses pas, croyant bien qu'ils allaient exterminer les Grecs.

Ceux-ci, tantôt fuyant en rangs pressés, tantôt faisant face à l'ennemi et jouant de l'épée, galopèrent droit dans la direction de l'embuscade. Amis enfin, ils se détournent subitement, bondissant dans une fuite éperdue. Les Petchénègues, rompant les rangs, les poursuivent de toutes parts, confusément mêlés à eux.

Tout à coup Bardas Skléros surgit avec le gros de ses forces.

Consternés, les Petchénègues s'arrêtent brusquement. Leur surprise est si complète qu'ils n'ont plus le temps de fuir et ne songent qu'à défendre courageusement leur vie. Les soldats de Skléros les attaquent avec fureur tandis qu'un autre corps les charge en queue.

Un instant la mêlée devient affreuse.

Mais bientôt les deux ailes des Impériaux se referment entièrement sur les cavaliers Petchénègues qui, pris au filet, périssent presque tous. Les rares survivants sont faits prisonniers.

Tchernikov
p. 218

Cette action ainsi que la suivante, dont les historiens russes s'efforcent de diminuer l'importance, et qui ils représentent comme simple échec des cavaliers auxiliaires, doivent avoir été livrées dans le courant du printemps de cette année. ⁹⁷⁰ Hilfering croit que la bataille d'Arkadiopolis eut lieu seulement dans le courant de l'automne.

A. Hilfering:
Histoire des
Bulgares
(Oeuvres Complètes
t. I. p. 149 u. 4)

Bardas Sklèros, averti par les prisonniers que le gros des forces ennemis attendait son attaque eorde de bataille, voulant profiter du trouble causé par ce premier succès, précipite sa marche en avant. Malgré la disproportion des forces, il va droit aux Russes. Eux, bien que fort émus par la déroute des Petchéniques, ne songent pas à fuir. Héroïques comme toujours, s'exaltaient les uns les autres à la résistance, ils attendent vaillamment l'attaque des Impériaux. Cette action principale qui suivit, à une date que nous ignorons exactement, la déroute des cavaliers Petchéniques, nous est racontée par Léon Diacre et par Skylitzès entremes quelque peu différents.

Abu Adnan
Soudi J. 5.

Elle se lina dans ces mêmes campagnes d'Arkadiopolis, à Luli-Bouzag sur l'antique grande voie de Thrace, à peu près à mi-chemin entre Byzance et Andrinople.

Les Russes avaient déjà dépassé d'une quinzaine d'heures cette dernière ville dans leur marche vers la Capitale.

Bardas Sklèros avait, lui aussi, partagé ses forces en trois corps

A la tête du plus important, il s'avancait en personne à la rencontre de l'ennemi par la chaussée d'Andrinople.

Les deux autres se dissimulaient dans les bois sur les côtés de la route, ayant ordre de fondre sur les Russes au premier signal.

Ce fut un moment solennel que celui de ce premier grand choc entre les deux nations ennemies.

Il nous est impossible de nous faire une idée tant soit peu précise des forces respectives des belligérants. Chaque

(à Zolovtū)

chroniqueur, suivant sa nationalité, exagère ou diminue à plaisir le nombre des combattants. La « Chronique dite de Nestor » n'hésite pas à affirmer que les grecs étaient 100.000 contre 10.000 Russes. L'arbitre ne paraît être plus proche du dire de Léon Diacre, historien d'ordinaire assez exact et impartial, qui dit que les Russes étaient 30.000, fort supérieurs en nombre aux troupes de Bardas Skléros, lequel n'avait avec lui que 10.000 hommes. Skylitzès, oculaire, dit que les grecs étaient 12.000.

Νικόλαος
Χρυσόστομος

Νίκου Διδασκάλου

Συμβίβου

Il a joint que Bardas sub admirablement par ses ruses de général et ses habiles dispositions remédia à l'infériorité de ses forces.

Dans un combat violent s'engagea entre tous ces guerriers. D'abord les légers cavaliers Bulgares et Hongrois, incapables de soutenir les charges et de la lourde cavalerie Byzantine, se rejetèrent en désordre sur le corps de bataille principal des Russes et y portèrent le trouble.

Ceux-ci, nous le savons, combattaient à pied. Cependant, depuis leurs victoires en Bulgarie, quelques-uns, les chefs surtout, étaient montés.

Protégés par leurs innombrables boucliers, les fantassins du nord maniaient furieusement la hache et la lance. La fureur odinique décuplait leurs forces. Plutôt que de céder, ils préféraient se donner la mort en déchirant leurs propres entrailles. Des épisodes dramatiques qui se répètent dans tous ces récits de combats avec une régularité quelque peu inquiétante, signalèrent cette première grande bataille qui semble s'être prolongée de longues heures avec des chances diverses.

Au plus fort du tumulte, alors qu'on s'égorgeait de toutes parts et que les clameurs des Grecs ne parvenaient pas à couvrir

14
le terrible hurlement, le « Barritus » des guerriers de la steppe, un chef Russe, célèbre par ses exploits par sa force extraordinaire et sa stature colossale, lançant son cheval sur Bardas Skléros qui, également vaillant, combattait à la tête de ses troupes, lui asséna sur la casque un effroyable coup d'épée. Le chef grec déchargea, à son tour, son arme sur la tête du Russe, et telle fut, paraît-il, la force du coup, que l'épée, tranchant le métal du casque, fendit en deux le guerrier géant, qui tomba mort. Un second Russe, encore plus terrible d'aspect, se précipita sur Bardas. Mais un frère de celui-ci, le patrice Constantin Skléros, tout jeune encore, luttait à ses côtés. Ces jeunes patrices combattaient auprès de leurs aînés comme les jouvenceaux d'Occident à côté des vieux chevaliers. Voyant le péril que courait son frère, le vigoureux adolescent fond sur le Varègue et veut le pendre de son arme. Lui, se combattant sur le dos de son cheval, d'un coup la lourde épée, manœuvré d'un bras fort, n'en poursuit pas moins sa course et décapite la tête, qui tombe avec son cavalier. Constantin, se précipitant, saisit son adversaire au ventre et l'égorge aussitôt.

La lutte durait ainsi depuis longtemps avec un succès balancé. Soudain Bardas Skléros fait donner le signal convenu. Entourant le champ de guerre, aux sons des petits tambours et des instruments de musique, au milieu d'un bruit frénétique, les Impériaux des deux ailes, dissimulés sous bois, se jettent de droite et de gauche sur les Russes déjà fatigués. Surpris, les guerriers géants furent perdus. En vain leurs chefs veulent les retenir. Un panique effroyable les saisit. Un des premiers parmi ceux-ci, dont Léon Diacre ne dit pas le nom, lui aussi de haute stature, reconnaissable à son armure étincelante, voulant faire diversion, se précipite en avant, appelant ses fidèles au combat. Un moment ceux-ci semblent vouloir l'éconter. Bardas, attentif à ce danger nouveau, se rue sur le chef Varègue et ramenant l'exploit de tout à l'heure, le fend en deux malgré son casque et sa cotte de mailles, d'un coup si furieux que les deux moitiés de l'homme tombèrent, paraît-il, à la fois, une à la droite du cheval, l'autre à sa gauche. Skylitzès raconte cet exploit quelque peu différemment.

Андріанов

Энциклопедия

Vikou jamais plus fantastiques exploits, plus beaux coups d'épée, dans les luttes chevaleresques des guerriers d'Occident? Ces patibules Byzantins étaient bien dignes vraiment de se mesurer avec les paladins d'outre-Rhin.

Ce fut enfin de la lutte.

Ce combat singulier, ce coup extraordinaire, cette mort affreuse du chef Russe font pousser des cris de joie aux Impériaux. Les Russes, définitivement accablés, courent, se débattent, poussant des hurlements de crainte et de désespoir. Jusqu'au soir on les poursuit par les campagnes de Thrace, les massacrant sans merci, qu'ils ne deussent point du reste. Léon Diacre ne craint pas de dire que les Byzantins n'eurent que 55 morts, outre de très nombreux blessés et beaucoup de chevaux mis hors de combat. Tandis qu'ils obtinrent plus de 20.000 mille Russes sur les trente mille qu'il y avait. Toutefois le massacre des Russes fut certainement très grand, et la nuit seule sauva les survivants.

Tel fut l'important résultat de ce premier combat qui, d'après les sources Byzantines, arrêta du coup la marche des guerriers Russes vers Constantinople et sauva l'Empire de sa perte.

Tousses certains russes admettent la version de Malchoung, dit de Nestor, qui, d'après les sources Byzantines, fut de la bataille d'Andrinople une victoire des Russes.

L'historien russe Biélor s'est efforcé de démontrer, en s'appuyant sur les récits des sources russes, que dans cette bataille d'Arkadipolis, appelée par lui bataille d'Andrinople, la victoire serait restée aux envahisseurs en leur ouvrant définitivement le chemin de Constantinople. Et que c'est pour parer aux conséquences redoutables de cette défaite, un pillage des thèmes de Macédoine et de Thrace, et l'attaque — 2^e — de la Capitale, que le Basileus Jean dut faire venir en hâte d'Asie ces nouveaux renforts dont parlent les chroniqueurs Byzantins. — Si les Russes furent en état de repousser l'année suivante dans le thème de Macédoine, ce fut simplement parce que les Grecs, par suite de la révolte de Bardas Phocas, n'avaient pu poursuivre de suite l'avantage que leur avait valu la victoire d'Arkadipolis.

Adm. Sidonov
Lubitsov
Zwungar

Nikolay Xpovii

Tcherkov.
Dzinov.

E. Biélor: La lutte du grand duc de Kiev Sviatovlan contre l'Empereur Jean Tzimiscès (en russe) E. Jour du Ministère de l'I. P. Russe, t. CLXX, liv. 2, éd. 1873, p. 172-177

Lambert in Mémoires de l'Académie Sci. de St. Pétersbourg, t. 1876, p. 32-33

Ouspensky: Russisch Byzanz im 10. u. 11. J. p. 26

(2-adr 01)

16
Durant que ces événements se déroulaient dans la grande plaine de Thrace, Jean Tzimiscès, dans Constantinople, ne perdit pas une heure pour achever ses immenses préparatifs. Sans cesse il recevait d'Anatolie des contingents nouveaux. On les équipait à Cyfpe, on les entraînait, puis, en grande hâte, on les expédiait sur le théâtre de la guerre, dans les districts septentrionaux des Thèmes de Thrace et de Macédoine. Ils y prirent leurs quartiers d'hiver. Une assez longue accalmie paraît avoir été la suite immédiate de la déroute d'Arkadiopolis et il ne semble pas qu'on se soit battu davantage cette année dans les parages du Balkan.

Les débris du corps d'invasion si vigoureusement bousculé par Bardas Skléros avaient probablement regagné en toute hâte vers Philippopolis le gros des forces de Sviatoslav. Et celui-ci abandonnant la Thrace, avait aussitôt repassé le Balkan, se concentrant à nouveau en Bulgarie.

D'après les expressions bien vagues des Byzantins, de Léon Diaconus surtout qui ne donne aucune date même approximative, il semble que Bardas Skléros et ses troupes aient passé dans les cantonnements de la plaine de Thrace tout cet hiver de 970 à 971.

Andrzej de l'annaliste russe désigné sous le nom de Nestor, Sviatoslav, on le verra plus loin, cessait, après la prétendue victoire d'Andriopole, avancé jusqu'aux faubourgs de Constantinople. La seulement Jean Tzimiscès aurait réussi à l'arrêter par de trompeuses promesses, signant avec lui un traité que le perfide Basileus cessait en pressé de violer dès l'année suivante. Il admet qu'il put y avoir à ce moment, sous la pression des événements que que trêve entre les belligérents. - - -

Fort heureusement les Russes, encore étourdis par l'accueil qu'ils avaient reçu à Arkadiopolis, surtout aussi retenus par le pillage des villes prises sur les deux versants du Balkan, n'avaient pas fait durant tout ce temps de tentative nouvelle du côté de la Capitale, malgré la confiance que devait leur avoir inspiré le départ de Bardas Skléros et de ses troupes pour l'Asie.

Maintenant l'année 971 était trop avancée pour que les parties belligé-
res pussent reprendre de suite les armes. Force fut à Jean Tzimiscès
de remettre cette fois encore aux premiers beaux jours de l'année suivante
la campagne finale contre ces odieux envahisseurs de l'Empire.

Et certes il était plus urgent que jamais d'en finir avec l'insolence intoléra-
ble de Sviatoslav et de ses guerriers.

Si elles n'avaient point menacé très directement Constantinople, les Barbares
Varègues n'en étaient pas devenus plus tranquilles pour cela.

Rassurés par l'absence de Bardas Skléros et de la plus grande partie
des forces Impériales, elles n'avaient plus trouvé devant elles, à la
tête des troupes Grecques, de mandes pour les contenir, qu'un chef de
venu peu redoutable.

C'était le magistrat Jean Comnène, ou Gourgen, de la grande famille
Arménienne de ce nom, autrefois capitaine renommé, un des cit-
teux de l'Empire, devenu sur le tard fort incapable, alourdi par
l'âge, le besoin du repos, devenu même, paraît-il, tant soit peu imogre.

Mal surveillés par cet adversaire, les Barbares du nord, durant toute
cette année, repassant à tout instant le Balkan, n'avaient pas
cessé un jour de ravager horriblement les fertiles campagnes de
Thrace et de Macédoine. Leurs incessantes razzias avaient porté
dans toutes les directions la ruine, la captivité ou la mort. Les popula-
tions rurales, terrorisées, réfugiées derrière les murs des villes ou les cer-
carts de kastras, n'osaient plus se mouvoir. Les terres demeuraient sans
culture. Les Russes, vivant grasement en pays conquis, étaient plongés
dans une sécurité absolue.

Donc l'hiver se passa encore pour le Basileus en préparatifs nouveaux.
Toute la flotte pyrophore, celle que nous avons vue sous le Règne de
Romain B. rendu de si grands services dans l'expédition de
Crète, fut rapidement mise sur pied de guerre, pour être dirigée par la
Mer Noire vers le théâtre des hostilités.

Tandis que la flotte sous le commandement du grand drogais Léon cinglait à toutes voiles vers le Danube pour couper la retraite aux Russes. le Basileus et le quartier général, quittant la Capitale avant la fin de Mars probablement, en tout cas quelques jours avant Pâques qui tombait cette année le 7 Avril, allèrent avec les derniers renforts rejoindre les contingents qui, sous le magistrat Jean Courconas avaient passé l'hiver dans les villes et les campagnes du Thème de Macédoine au sud de Balkan.

Draisor
p. 101 sq.

Les Russes, avaient-ils, ou l'auraient-ils, continué à faire des incursions désastreuses dans cette province et jusque dans le Thème de Thrace, tout voisin de la Capitale, brûlant, saccageant sur leur passage villages, hameaux et cultures.

Abu Adnanov

Ils étaient venus tout récemment encore piller à nouveau la grande plaine jusqu'au pied des ramparts d'Andrinople. Léon Diacre est seul à donner ce dernier détail qui nous fait toucher du doigt l'extrême gravité d'une telle situation.

Nous ne possédons aucune indication précise sur le chiffre de l'armée Impériale.

Toutes ces troupes se concentrèrent à Andrinople, où le Basileus établit pour un ou deux jours son quartier général.

Эвдигитов

En passant à Rhaedestor, Jean Tzimiscès donna encore audience à deux soi-disant envoyés de Sviatoslar, en réalité deux espions. Comme ces louches personnages n'avaient pu sur récriminations sur les prétendues injures faites aux Russes, Jean qui se doutait du vrai motif de leur venue, ordonna qu'on leur fit parcourir tout le camp, que toutes les postes leur fussent ouvertes, qu'on leur fit visiter toutes les détails de cette formidable expédition, pour qu'au retour ils pussent dire à leur prince à quel armement immense il allait avoir affaire. Puis il les laissa repartir sans permettre qu'on leur fit du mal.

(2-одобрѣн)

C'est Skylitzès qui raconte cet incident.

Il semble assez étrange que Jean Tzimisès ait passé par cette ville pour se rendre sur le théâtre de la guerre.

L'historien russe Tchertkov révoque en doute, peut-être avec raison, toute cette anecdote peu conforme aux habitudes militaires Byzantines et au caractère de Jean Tzimisès.

La marche de Tzimisès fut, semble-t-il, aussi promptement que secrètement menée.

A peine arrivé, en deux ou trois jours, à Andrinople, le Basileus apprit par ses éclaireurs que les passes du Balkan, les udroïgas fameuses, uniques sentiers des défilés par lesquels on pouvait franchir la montagne, se trouvaient libres, dégarnies de défenses, fait étrange qui ne peut s'expliquer que par la totale imprévoyance des généraux Russes, ou parce que, mal renseignés, ils ne se doutaient en rien de l'arrivée si prompte de l'Empereur. Peut-être bien encore, les doncereux et faux messages de Tzimisès avaient-ils endormi la vigilance du prince Russe. au point de lui persuader qu'une paix définitive, suite de quelque première suspension d'armes, allait être conclue. Ce fait que les passes du Balkan n'étaient point gardées et purent être si facilement franchies par les Impériaux, signifie surtout, il me semble, que les Russes avaient dû, tout récemment, rétrograder jusque dans cette partie de la Bulgarie située au nord de cette chaîne de montagnes. M. Tchertkov soutient à tort, selon moi, l'opinion contraire.

Racontons, en peu de mots, ce passage épique.

L'occasion se présentait fort belle.

Avec son rapide coup d'oeil, Jean résolut de profiter, sans perdre une heure, de la faute commise par les Russes.

Un conseil de guerre fut assemblé

Devant lequel Léon Diacre fait tenir au Basileus le discours

querolait.

"Les défilés redoutables qui mènent en Bulgarie sont libres. Les Russes ne les ont point occupés. La raison en est aux solennités des fêtes de Pâques. Nos adversaires ne pouvaient imaginer que nous renoncions à les célébrer pour les attaquer plus promptement. Persuadés que nous n'agissions qu'après cette date, ils se sont laissés devancer par nous. Sachons profiter aussitôt de cette faute capitale avant qu'ils aient eu le temps de la réparer. J'ai pleine confiance qu'une fois ce pas périlleux franchi, toutes les grosses difficultés de la campagne seront d'un coup terminées. Car nous nous jetterons aussitôt sur Pétrieva, la ville royale de Bulgarie, et les Russes, surpris, ne sauront nous résister. Après cela, nous en aurons vite fini avec ces fous furieux."

"A la guerre, s'écriait-il le tout est d'oser. Si nous tardons, ne fût-ce qu'un jour, les Russes, avertis, occuperont les défilés. Alors, vraiment, nous risquerons le pire des sorts. Souvenez-vous que vous êtes les descendants de ces Romains par qui l'Univers fut conquis." Par ces discours audacieux, Jean, exaltant les courages, triompha des dernières résistances.

L'armée s'ébranla tout entière.

En tête marchait la troupe des Abdalas, cette création de Jean Tzimisces, cette cavalerie fameuse qui allait se couvrir de gloire dans cette guerre. Ce splendide corps d'élite, cette sorte de phalange Impériale avait été recrutée avec soin parmi les jeunes nobles, parmi les plus éprouvés et les plus intrépides soldats des armées d'Anatolie. Nous ne savons malheureusement rien de leur armement ni de leur équipement, sauf qu'il était de toute beauté, d'une richesse incomparable, et que tous ces guerriers portaient la cuirasse, c'est-à-dire la cotte de mailles, comme du reste, toute la grosse cavalerie des armées

Impériales, même celle de la plupart des nations ennemies à cette époque.

Derrière cette avant-garde, s'avancait le Basileus. Il avait revêtu, nous dit le chroniqueur, une merveilleuse armure qui l'habillait admirablement de pied en cap. Le cheval qui le portait ébriait d'une fougue, d'une impétuosité extraordinaire. Jean Tzimiscès tenait à la main une très longue lance.

Derrière ce chef brillant suivaient 15.000 fantassins et 13.000 cavaliers.

Si ces nombres sont exacts, on sera frappé du chiffre énorme de la cavalerie comparé à celui de l'infanterie. Les Byzantins avaient certainement reconnu qu'ils avaient tant d'avantage à attaquer à cheval les Russes mal exercés à cette tactique.

Et y comprenant les Athabates, Jean devait avoir une trentaine de mille hommes à sa suite.

Le reste des forces, dont Léon Diacre a également négligé de nous dire le chiffre (mais on comprend par le fait seul de l'existence de cette seconde armée avec quels effectifs considérables Jean Tzimiscès entraînait au delà des monts), devait suivre plus lentement cette rapide avant-garde commandée par le Basileus.

Avec ce corps de seconde ligne voyageaient les immenses "impedimenta" d'une aussi grande agglomération de troupes, l'infinie quantité de chars portant les approvisionnements, les bagages, le matériel de guerre, le parc d'artillerie avec toutes les machines de siège et de combat.

Toutes ces forces du second rang étaient placées sous le haut commandement de parakinomène Basile.

On voit de quel armement immense il s'agissait et combien les Russes constituaient un péril redoutable.

Le Basileus et son premier ministre marchaient contre eux à la tête des meilleures troupes de la Monarchie.

Александров
Судков
Зурагов

Александров

Теховков
p. 196. p. 224
Бислов p. 178

Le Basileus et l'armée franchissent sans coup férir les défilés de Balkan.

Siège et prise de grande Pétriaslavets, brève occupation, en 3^e Aug. 1418.
M. Taldou. Διάρκεια ἡ ἄσπαστος Μωνδικὸν (n. 102). Droste des Russes. Marche des Impériaux sur Dorystolon
2. 113.

Siège de Dorystolon par l'armée Byzantine.

Combats furieux sous les murs de cette place. Διάρκεια ἡ ἄσπαστος (n. 135) - 143.

Défaite finale des Russes. 25 Août (n. 147).

Sviatoslav forcé de signer la paix, obtient une entente avec le Basileus.

Traité de paix entre l'Empire et les Russes

Retraite des débris de l'armée russe.

Sviatoslav et ses guerriers sont massacrés par les Petchénègues aux cataractes du Dniéper.

Entrée triomphale du Basileus à Constantinople.



ΑΚΑΔΗΜΙΑ